

## LE LANGAGE DES FLEURS

ROSE.—*Beauté, fraîcheur.*—Quelle fleur pourrait lui être comparé ? Nous avons mille espèces de roses : toutes elles nous charment par leur éclatante beauté, par leur ineffable fraîcheur. C'est la reine des fleurs.



GERANIUM ÉCARLATE.—*Sottise.*—Un des amis de Mme de Staël lui ayant présenté un jeune officier de la plus aimable figure, la baronne dit mille choses flatteuses au nouveau venu ; mais l'infortuné demeura muet.

Fâchée, à la fin, d'avoir perdu sa peine et son esprit, Mme de Staël dit à son ami :

—En vérité, vous ressemblez à mon jardinier, qui a cru me faire plaisir en m'envoyant un pot de géraniums ; mais je vous prévient que j'ai renvoyé cette fleur en le priant de ne plus l'offrir à mes regards.

—Et pourquoi donc ? demanda le jeune homme ébahi.

—C'est, monsieur, que le géranium est une fleur bien vêtue de rouge ; elle charme l'œil, mais si on la presse légèrement, il n'en sort qu'une odeur importune.

A ces mots, Mme de Staël se leva et sortit, laissant le jeune sot aussi rouge que la fleur à laquelle il venait d'être comparé. La leçon fut peut-être un peu dure, mais les gens d'esprit ont horreur des sottises !

CAMÉLIA.—*Constance, durée.*—Le Camélia, proprement dit, est une des plus belles conquêtes de l'horticulture. Il a été importé du Japon en 1739, par le R. P. Carmelli, jésuite, et c'est Linné, le célèbre

botaniste suédois, qui, le premier, lui donna le nom de *Camellia Japonica* (Camélia rouge à fleurs simples). Cette dénomination rappelle à la fois l'origine de la plante et le nom de son

introduceur en Europe. Le type primitif, tel qu'il fut importé, provoqua, dès son apparition, une admiration que sa beauté, l'éclat de ses couleurs, son port et son feuillage rendaient légitime.

EGLANTINE.—*Vous parlez bien.*—Genre de rosacées fondé sur un arbrisseau défendu par des épines fortes et recourbées, qui pousse dans les bois, sur le bord des chemins, dans les haies ; il couronne, de ses fleurs blanches ou d'un rose pâle, les buissons au milieu desquels ses branches croissent épaisses, et dont les tiges greffées portent les variétés infinies de roses qui égayent nos jardins. Les fruits de l'églantier sont employés en Allemagne à faire d'excellentes confitures.

## COIN D'AMEUBLEMENT

Le goût s'épure tous les jours davantage. Les bibelots d'ordre inférieur ont cédé la place aux véritables objets d'art.

Les salons élégants ne sont plus encombrés des mille babioles qui leur donnaient l'air de caravansérails, mais ornés discrètement et avec goût.

Les fleurs, pour lesquelles toutes les femmes professent une si grande admiration, peuvent être parce qu'elles leur ressemblent, ont la plus grande part dans la décoration d'un intérieur bien compris.

Elle servent à masquer les angles, forment des abris mystérieux au milieu de la banalité d'un salon et l'égayent de leur verdure claire.

Dans les maisons où la place n'est pas mesurée, il est admis de créer une sorte de jardin d'hiver à côté du grand salon.

C'est un réduit charmant où l'on peut oublier, au milieu des fleurs, la neige qui tombe et le froid piquant.

Ces coins, oasis délicieuses, demandent un ameublement spécial : point de sièges moelleux, mais des meubles en paille tressée ou en bois laqué avec fond en canne dorée. Il faut conserver à ce jardin miniature l'apparence de la vraie nature, l'illusion est si douce ! On peut aussi donner à ce réduit un cachet oriental.

Laisser tomber des portières japonaises en perles multicolores qui, tout en laissant pénétrer à travers leurs réseaux la chaleur ou la fraîcheur, suivant la saison, forment des dessins essentiellement originaux.

Garnissez la pièce de meubles en bambou ; il s'en fait de délicieux. Au plafond, des éventails étendus et des masques grimaçants, et vous voilà transportés tout droit au Japon.—L.

## LE MEURTRE DE Mme VARIN



E matin du vingt-quatre février 1873, la mère Poupard, brave femme qui, depuis bientôt un quart de siècle, venait chaque jour faire le ménage de Mme Varin, essaya en vain d'ouvrir la porte de la cuisine de la respectée veuve. Surprise de constater que la

vieille dame n'était pas encore levée, elle qui avait l'habitude d'aller entendre la messe basse de sept heures, la femme de journée vint sonner à la porte d'entrée : personne ne répondit. Elle tira la sonnette : tout demeura silencieux à l'intérieur de la maison.

Elle eut alors le pressentiment que madame Varin était indisposée, gravement malade peut-être. Ne voulant pas prendre la responsabilité d'enfoncer la porte, elle courut chez l'épicier d'en face.

Celui-ci sonna de nouveau : pas de réponse : Il tourna la poignée de la porte ; elle n'était pas fermée à clef. Mme Varin, qui avait une peur instinctive des voleurs et des maraudeurs, n'avait pas fermé sa porte à clef ! Evidemment, il y avait là quelque mystère.

L'épicier, suivi de la femme Poupard, entra d'abord dans le petit salon. Tout y était en ordre. Le piano était resté ouvert. Les fauteuils, les chaises, les différents objets de fantaisie qui ornaient cette petite pièce étaient à leurs places accoutumées. Tout à coup, et comme il pénétrait dans la salle à diner, il s'arrêta.

—Du sang, dit-il.

Il y avait, en effet, des traces de sang sur les murs blanchis.

Soudain, il jeta un cri d'horreur. Il venait de pénétrer dans la chambre à coucher de Mme Varin. Et au pied du lit, un cadavre à demi nu, affreusement défiguré, le crâne défoncé d'un coup de hache, gisait dans une mare de sang. Ce cadavre, c'était celui de la veuve.

La femme Poupard, épouvantée, sortit en criant :

—Au meurtre ! au meurtre !

Les habitants du petit village de Saint-A... éveillés à cette heure matinale, se dirigèrent en toute hâte dans la direction d'où partaient les cris.

On alla quérir le curé et le médecin plutôt par acquit de conscience qu'autrement, car il était évident que, pour l'un et pour l'autre, il était trop tard.

Le premier moment de stupeur passé, le maire fit sortir tout le monde, mit l'unique huissier du village à la porte avec ordre de ne laisser entrer personne, et attendit l'arrivée du coroner, prévenu par télégramme.

Un seul train arrivait de Q..., le samedi, et il passait à Saint-A... à dix heures.

Lorsque le convoi entra en gare, tout le village était rendu là, attendant l'arrivée du coroner.

A la surprise et au désappointement de tout le monde, personne ne descendit des chars.

Une heure après le passage du train, le maire reçut un message du coroner.

La curiosité était surexcitée au plus haut point. Il dut en donner lecture à tous. Le fonctionnaire public prévenait le maire que sa dépêche était arrivée une heure après le départ du train ; que, par conséquent, il se rendrait à Saint-A... par le prochain convoi.

Le lendemain était un dimanche. Or ce jour-là aucun train n'arrêtait à Saint-A... C'était donc deux longues journées d'attente pour les curieux du village.